

Joyeuses fêtes
à tous !

Le Fil du Celt

20 décembre
2020



Le ginkgo du parc de l'Hôtel de Ville de Toul



Un magnifique arbre, au port imposant, orne le parc de l'Hôtel de Ville de Toul. Il se situe dans sa partie nord, tout contre l'édifice, ancien palais épiscopal. Il s'agit d'un Ginkgo.

Rapporté (l'histoire ne dit pas exactement quelle est sa provenance) par l'amiral Henri de Rigny, il aurait été planté entre 1830 et 1835. Il a donc 185 à 190 ans, davantage s'il provient d'une bouture comme c'est possible, puisqu'à partir de 1829, la santé du marin le contraint à se sédentariser à Toulon.

Il est classé "Arbre remarquable de France", le 375e de la liste chronologique. La cérémonie d'attribution du label a eu lieu sous sa frondaison verdoyante, le 7 juin 2015. Le diplôme a été remis par Georges Feterman, président de l'association nationale A.R.B.R.E.S., à Alde Harmand et Jorge Bocanegra, représentant la cité. Depuis, le label est fièrement exposé au pied d'une feuille admirablement sculptée dans un bois exotique par un employé des services municipaux.



Du haut de ses 21,84 mètres (taille lors de sa labélisation), il domine la roseraie André Legrand et possède un houppier de 19 mètres de diamètre. Le piétinement de son sol lui étant préjudiciable, il est désormais protégé par une ganivelle en châtaignier. L'espace ainsi délimité a été planté de bulbes de jonquilles dont la floraison dorée en mars-avril est précurseur de la couleur que prendra le feuillage de l'arbre en automne. Un hôtel à insectes y a également été installé.



Le seul reproche qu'on puisse lui faire, c'est la mauvaise odeur de ses "fruits", concurrentielle avec les déjections canines qui souillent régulièrement le jardin, malgré la mise à disposition aux citoyens de *canisacs* par la municipalité.

Cette année, la magnificence dorée de son feuillage a été tardive, et, à cause du confinement, seuls les habitants de Toul résidant dans un rayon inférieur à un kilomètre ont pu l'admirer, avec ou sans la compagnie de leur chien !

Le Ginkgo, (银杏 yínxìng en chinois), *Ginkgo biloba* de son nom scientifique, s'écrit "kg", comme dans *kilogramme*, et non le contraire, comme on le voit souvent, sans doute parce qu'on prononce son nom de façon erronée

C'est la seule espèce de la Famille *Ginkgoaceae*. Considérée comme "fossile vivant" ou "espèce relique", (espèce panchronique) puisqu'elle est apparue au Permien, il y a plus de 270 millions d'années, bien avant

les dinosaures. C'est de Chine, où l'arbre s'est naturalisé, qu'il a été importé en occident. Engelbert Kaempfer, botaniste allemand, a planté le premier exemplaire européen au jardin botanique d'Utrecht, vers 1730.

Son nom chinois signifie abricotier d'argent. On l'appelle aussi arbre aux 40 écus, prix qu'aurait coûté chaque plant d'un lot de 5 à un botaniste français qui les acheta à un médecin et botaniste anglais. Somme alors exorbitante !

C'est un arbre très longévif, un exemplaire au Japon est âgé de 1 250 ans. Ses feuilles bilobées (d'où son nom d'espèce) acquièrent une couleur remarquable en automne, avant de tomber, puisque le feuillage est caduc.

Ses fleurs vertes apparaissent en même temps que les feuilles. L'espèce est dioïque : les individus mâles et femelles sont distincts. L'arbre femelle produit des ovules, sortes de grosses cerises blanches dont le noyau ne pourra germer que si la fleur a été fécondée par le pollen d'un mâle. Encore faut-il qu'il y en ait un à proximité, ce qui ne semble pas être le cas à Toul, car les "fruits" sont stériles : je n'ai jamais réussi à en faire germer ! Le noyau dur (gin-nan) contient une noix molle, consommée en Asie.



Il est très résistant à la pollution. Ce fut le premier arbre à repousser à Hiroshima, après l'explosion de la bombe atomique de 1945.

L'arbre est sacré au Japon. Son feuillage doré d'automne étant vénéré en symétrie des *sakura*, floraisons roses des cerisiers au printemps. Sa feuille est le symbole de la ville de Tokyo.

À Nancy, la feuille a été source d'inspiration pour les artistes de l'Art nouveau : vitraux de Jacques Grüber à la brasserie l'Excelsior, mosaïque de la pharmacie du ginkgo, rue des Dominicains... Elle l'est encore de nos jours chez Daum.



Bien qu'ayant des propriétés médicinales, prisées notamment dans la médecine chinoise, il ne faut pas négliger la toxicité de certains de ses composants.

Ville de Toul : <https://www.toul.fr/?ginkgo-biloba-arbre-remarquable-de>

Wikipédia : https://fr.wikipedia.org/wiki/Ginkgo_biloba

Toxiplante : <https://www.toxiplante.fr/monographies/ginkgo.html>

Micheline Montagne – mamleatoul@gmail.com



Messieurs, je vais à Pierre-la-Treiche...

Amélie

- « - Messieurs, je vais à Pierre-la-Treiche. Ne pourriez-vous m'emmener ?
- Ce n'est pas très régulier, dit le conducteur.
- Je dois retrouver mon mari, dit Amélie. Il est caporal au 300e. Il faut que vous m'aidiez ! »

Cette demande est celle que fait Amélie, personnage du roman d'Henri Troyat, Les Semailles et les Moissons (1). L'action se déroule en 1915, pendant la Première Guerre mondiale. Amélie va à Pierre-la-Treiche pour y retrouver Pierre, son mari, qui lui écrit le 12 juin 1915 :

« Ma petite femme chérie,
« Je ne t'ai pas écrit depuis quelques jours, parce que notre secteur a été très secoué. Enfin, maintenant, le calme est revenu. Nous avons été relevés hier et mis au repos à Pierre-la-Treiche. C'est un petit pays près de Toul. Après les heures pénibles que nous avons vécues, tout ici me semble bon ! [...] Toute mon escouade est logée dans la grange d'une dénommée Mme veuve Leblond, dont le mari a été tué en septembre 14. [...] Je t'écris assis sur la paille. Un coq chante. Bientôt, ce sera l'heure de la soupe. Je termine cette lettre [...] et je signe, avec un long baiser pour toi : ton mari qui t'aime : Pierre 12 juin 1915. »

Le passage à Pierre-la-Treiche du 300e régiment d'infanterie est certifié par la consultation de son journal de marche et d'opérations (2)

8 juin A 20^h, la C.R., la C. de Michailleuses et la 8^e Bta quittent Rosières pour aller cantonner à Pierre-la-Treiche (même ordre que ci-dessus).

9 juin Le Lt Col du 300^e remet le commandement du sous-secteur de Remenauville au Lt Col com. de la 203^e (no n° 2862 de C.A. du 7 juin 1915). L'E.M., la C.R., la C. de M^o et la 5^e Bta cantonnent à Pierre-la-Treiche, la 6^e Bta à Biequelby.

14 juin Nouvelle situation. Le 300^e passe sous le commandement du général com. de la 4^e brigade (no de C.A. du 9 juin 1915 n° 2883/3).

du 11 au 14 juin sans changement.

15 juin Le 300^e s'embarque à Boul, E.M. et 5^e Bta à 11^h - 6^e Bta à 14^h. (Ordre de C.A. du 14 juin 1915 n° 2904/3)

Revenant des combats de Remenauville (20 mai au 6 juin 1915) où il a subi de lourdes pertes, le régiment cantonne au camp de manœuvres de Bois-l'Évêque à partir du 8 juin et en repart le 15 juin.

Amélie ne verra Pierre que quelques heures seulement avant que son régiment ne s'embarque à Toul.

Le camp de manœuvres de Bois l'Évêque



Le 18 février 1886, un décret (3) affecte au département de la Guerre divers terrains dépendant de la forêt domaniale de Bois-l'Évêque.

« Considérant que par suite des déboisements à exécuter dans un intérêt stratégique autour de la place de Toul, il y a lieu d'affecter au service du département de la Guerre, des terrains d'une contenance totale de 726 ha situés dans la forêt domaniale de Bois l'Évêque, sur le territoire des communes de Pierre-la-Treiche, Sexey-aux-Forges et Gondreville ».

En 1914, la région frontière du Nord-Est est un système militarisé, dont les forêts sont devenues un facteur important d'organisation et de fonctionnement (4).

Les carnets de guerre du Caporal Marceau Nédoncelle, 8^e Zouave, 8^e Cie (5) donnent quelques précisions sur la vie des soldats lors de leur passage au camp de Bois l'Évêque. Dans ceux-ci, une visite du général Pétain, le 28 septembre 1917, est mentionnée en date du 29 septembre.

Mercredi 19 septembre 1917

Nous débarquons à Toul vers une heure du matin, beaucoup plus tôt que nous nous y attendions. On nous prend nos permissions. Le régiment est à 12 km d'ici dans un camp mais on nous conduira en auto vers 8 h du matin.

En attendant, on nous conduit dans un abri réservé aux permissionnaires où une cantine vend à boire jour et nuit. Aussi, nous pouvons nous restaurer en attendant que les autos arrivent.

Vers 8 h, les autos s'amènent et nous partons. Heureusement que nous avons cela, autrement la route paraîtrait rudement longue.

Nous arrivons au camp **vers 10 h**. Immédiatement, on nous colle nos sacs et nos fusils dans nos bras car on attend la revue du général commandant le corps d'armée.

Jeudi 20 septembre 1917

Nous sommes ici dans un immense camp qu'on appelle Camp du Bois l'Évêque. Ça se trouve loin de tout pays aussi n'y voit-on pas un civil.

Ce camp est si grand que toute la division est logée ensemble. C'est très bien installé. Il y a lavabos, salles de bain, douches, cuisines, écuries, remises, le tout en planches. Les baraques sont également bien aménagées à l'intérieur. Il y a des lits pour tout le monde mais il faut que tout soit rangé, pis qu'en caserne.

Ici on ne fait presque rien, sinon des travaux d'aménagement, traçage des allées, construction de parterres entre les baraques que l'on décore le mieux que l'on pense.

Samedi 29 septembre 1917

Aujourd'hui, dans la matinée, nous passons sérieusement en revue le matériel qui est un peu détérioré.

L'après-midi, comme un départ devient de plus en plus probable, nous préparons un stock de fusées que nous allons rendre au P.A.D.M. car leur grand nombre ne nous permet pas de les emporter.

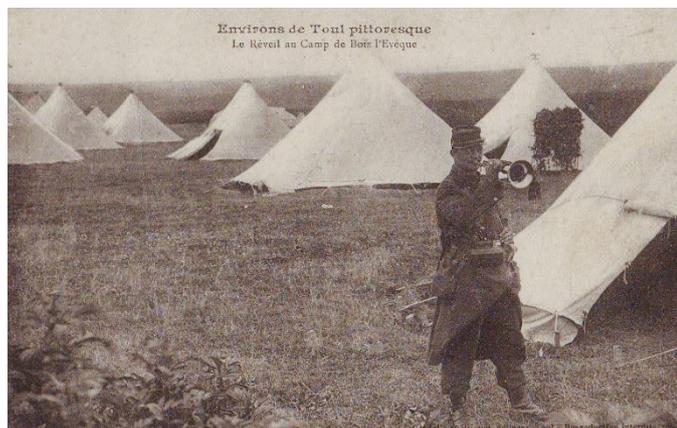
Hier j'ai oublié de signaler la visite du général PÉTAIN qui est venu passer en revue la division et apporter la fourragère jaune et vert au 8^e Zouaves. Il fait également un don de 2000 F au régiment. Le temps qui était très beau depuis quelques jours s'est couvert et l'on peut s'attendre à de la pluie d'un moment à l'autre.

Dimanche 30 septembre 1917

Il paraît que c'est aujourd'hui notre dernier jour au Camp du Bois l'Évêque aussi nous en profitons.

Pour une fois, nous partons vers midi, nous allons dans un village où il y a de grandes forges. On ne dirait pas que c'est la guerre. Dans un café où nous entrons, on joue du piano automatique et de nombreuses demoiselles ne demandent qu'à danser.

Nous rentrons le **soir** juste pour l'appel et le lendemain on nous apprend notre départ à la première heure.



- 1- Henri Troyat, Les Semailles et les Moissons, tome 2 Amélie, Plon 1955
- 2- https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/arkotheque/inventaires/ead_ir_consult.php?fam=3&ref=6&le_id=2102
- 3- A.D.M.M. : 1539 W 1. Décret qui affecte au département de la Guerre divers terrains dépendant de la forêt domaniale de Bois-l'Évêque, le 18 février 1886, (20 mars 1886), XII, B. CMXCIX, n. 16, 450.
- 4- Jean-Paul Amat, "Forêt et défense du territoire : France du Nord-Est, 1871-1914", Stratégique, n° 56, 1992, p 328.
- 5- <http://www.chtimiste.com/carnets/Nedoncelle/Nedoncelle.htm>

Soixante-dix

En 2018, c'était la 70^{ème} année du prix Moselly. Le jury se demanda s'il était opportun de proposer aux candidats un thème ou une contrainte particulière. Après discussion, il fut admis que la consigne "inspiration lorraine" était suffisamment contraignante pour ne pas rajouter une difficulté supplémentaire. Je proposai néanmoins que, pour une fois, les jurés pourraient écrire une courte nouvelle. Certains se sont laissé séduire par cette suggestion. Rien ne fut décidé sur la destinée des textes. Ils furent simplement lus aux membres du jury à l'issue d'une réunion "ordinaire". Le thème "70" fut tacitement adopté par les auteurs.

Mon texte s'inspire de mon arrière-grand-père, Charles-Joseph Pâté, né à Moyenvic en 1850. Il eut donc 20 ans en 1870, année où il devait tirer au sort son numéro afin de partir, ou non, au service de l'empereur Napoléon III. Les faits sont imaginés.

CHARLES JOSEPH PATÉ ou LA CLASSE 70

Il faisait frisquet ce matin de février. Le brouillard givrant mouchetait le paysage de paillettes étincelantes, semblables à celles du sel exploité à la Saline. Nous partîmes dès potron-minet, il ne fallait pas être en retard quand commencerait l'appel. Notre troupe de dix gaillards convoqués au chef-lieu de canton pour le recrutement avala sans peine les trois kilomètres nous séparant de Vic-sur-Seille.

En tête de cortège, le garde-champêtre rythmait la marche sur son tambour, sonnait du clairon de temps à autre. À ses côtés, Monsieur le Maire, muni d'une lampe de mineur, menait fièrement ses ouailles tel un berger accompagnant ses moutons. Tous nés en 1850. Nous suivions, cocarde sur la poitrine et rubans tricolores sur nos couvre-chefs. Nos galoches martelaient le sol gelé. Nos pas résonnaient dans la nuit. Je n'étais pas le moins fier, et, bravache, hurlais des chants aux paroles à faire rougir les bacelles. L'Auguste Penin, un fils de paysan au visage rougeaud, n'en menait pas large, mais chantait également à tue-tête pour se donner du cœur au ventre. Sa hantise était de tirer un mauvais numéro, et de devoir laisser sa mère, veuve depuis l'été dernier, s'occuper seule du petit potager, des trois vaches et de la petite vigne sur la côte Saint-Jean, leur permettant de subsister. À peine éveillés, les ouvriers renâclaient. Quelques parents suivaient la troupe : à cette saison, pour ceux qui n'étaient pas employés à la saline, les travaux d'hiver se limitant à la taille dans le vignoble pouvaient bien attendre le lendemain. Ceux qui n'avaient pas d'enfant concerné s'occuperaient du bétail de leurs voisins. Les adultes encourageaient les gars, plus ou moins récalcitrants. Des perles de glace saupoudraient nos moustaches. Nous n'eûmes cependant pas le temps d'avoir froid. À notre arrivée, un pâle soleil tentait de traverser la brume. Nous retrouvâmes des copains venus de Marsal, d'Haraucourt, de Blanche-église et bien d'autres, excités comme des poux, cachant leur anxiété sous un comportement se voulant viril.

Qui de nous tirerait un bon numéro ?

Le tirage au sort m'en attribua un "mauvais". Le passage devant édiles et médecin confirma que j'étais apte au service. J'en prenais pour cinq ans, mais je m'étais préparé au fait que le destin puisse me désigner pour servir aux côtés de l'Empereur. Personne n'avait besoin de moi à Moyenvic, et parmi les filles auxquelles j'avais soulevé les jupons, aucune ne m'était destinée. Libre comme l'air, j'espérais voir du pays. Je trouvais d'ailleurs que l'uniforme, avec képi et pantalon rouges, habit bleu au col à patte rouge, donnait belle allure aux soldats.

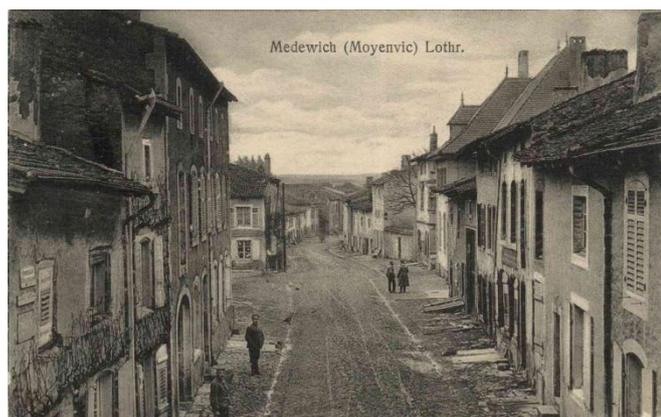
Sept conscrits avaient joué de malchance. Parmi eux, l'Auguste fut réformé du fait de sa petite taille. Un peu honteux d'avoir été jugé anormal, il cachait néanmoins sa joie. Les trois autres, par solidarité pour leurs camarades, n'osaient pas fanfaronner. Sur le chemin du retour, nous traînions les pieds sur le pavé de la vieille route. Revigorés par l'accueil des villageois rassemblés devant l'école où l'instituteur brandissait un fanal, nous retrouvâmes assez d'énergie pour fêter notre accession au statut d'homme. Le gris de Vic, aussi fruité que traître, réchauffa nos cœurs et nos gosiers. Les femmes avaient préparé un brouet, consistant et revigorant. La nuit fut longue. Louis, fils du maire, prit une cuite mémorable. On le retrouva au petit matin, cuvant dans l'écurie des Penin. Quant aux deux autres pour qui le hasard avait été favorable, ils ne valaient guère mieux.

* * *

Je partis peu après pour une caserne à Lunéville. J'eus à peine le temps d'apprendre à manier le Chassepot et à marcher de longues heures avec un lourd paquetage que les uhlands traversèrent la Lorraine, repoussant l'armée du Rhin dans la plaine, entre Moselle et Meuse.

La défaite fut cuisante.

Je ne revins jamais à Moyenvic, qu'un traité funeste accorda à l'Allemagne l'année suivante.



Moyenvic fait partie des villages du Saulnois annexés par l'Allemagne après le traité de Francfort du 10 mai 1871. Il sera incorporé à la Moselle après son retour à la France en 1918. Annexé une seconde fois le 18 novembre 1940, le village, très largement détruit lors de sa libération en 1944, est reconstruit suivant les plans de l'architecte Pierre Pagnon et on doit son église de conception très moderne à Gilles Bureau en 1965. Des salines royales du XVIII^e, il ne reste qu'une porte imposante.